

Une journée longue

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 42

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Gravissons la colline au soleil couchant, entrons dans le paradisiaque cimetière de Clarens, si plein d'insectes, d'oiseaux, de rayons obliques, d'ombres, de fleurs, de silence... Debout parmi les tombes, un peintre à longs cheveux campe sur sa toile la silhouette d'une femme blonde qui pose, vêtue de jaune, une ombrelle rouge ouverte sur l'immense chapeau noir, éphémère d'expression, vibrante de couleurs orgiaques sur le fond funèbre des cyprès... Laissons ce peintre pâle fixer son rêve tandis que dansent autour de lui les moucherons dorés.

Serpentant entre les bosquets, un sentier herbeux conduit au tertre du doyen Bridel, au mausolée de Vinet : ici repose ce que la pensée vaudoise a produit de plus profond, de plus pur, de plus conscient du tragique de la vie humaine, de plus paisible pourtant. La nature défend ces pierres contre la poussière. Complices de la paix, les pervenches les protègent. Et l'âme pleine d'antique bonhomie du doyen Bridel, et l'âme ardente de Vinet semblent planer en ce beau soir de fête rose sur la ville qu'ils aimèrent à son berceau... Un casque d'or coiffe les montagnes dont le pied plonge dans le lac éteint... Une cloche sonne... Mais la voix s'est tue, qui, dimanche, après dimanche et pendant quarante ans, avait dit à tous ceux qui dorment dans ce cimetière : — Prions Dieu !...

Qu'importe, puisqu'une autre voix monte sous le ciel, celle de Hans Stockmeyer qui dit : Hôtel Eden !... Eden Hôtel !

A quoi Karl Taubenspeck répond : Hôtel Select !... Select Hôtel !

B. Vallotton.

C'est économique. — Quand je voyageais dans ce pays, je m'arrêtais dans des hôtels vraiment magnifiques...

— Oh ! cela devait être cher...

— Non, je m'arrêtais seulement pour les admirer !

Une journée longue. — Le docteur rencontre Pidou et lui dit qu'il lui faut abandonner le petit verre.

— Vous pensez ? dit Pidou.

— J'en suis sûr, et de plus, si vous cessez de boire, je suis certain que cela prolongera vos jours.

— En y réfléchissant, c'est vrai, et vous avez raison, dit Pidou, j'ai passé vingt-quatre heures sans boire un coup, une fois, il y a six mois, et j'ai jamais trouvé une journée aussi longue !

LES POISSONS ROUGES

RENE, voilà la nuit, sept heures viennent de sonner. Aucune raison d'attendre plus longtemps ta femme. Je dis à la bonne de servir le potage.

— Je t'en prie, maman, encore un instant de patience, Marthe ne saurait trop tarder.

— Elle n'a aucune notion du temps, je m'en suis aperçue le premier jour.

René Villebois juge prudent de laisser tomber le reproche. Depuis deux ans qu'il est marié, il en a entendu de toutes les couleurs, Mme Villebois mère, chez qui vit le jeune ménage, n'ayant jamais pu s'accorder avec sa bru. Il déplore aujourd'hui d'avoir accepté cette combinaison, économique certes, mais à laquelle s'attachent mille ennuis quotidiens, et presque autant de phrases aigres-douces. Placé ainsi entre deux tendresses également exclusives, il a louvoyé jusqu'ici et mené sa barque avec prudence au milieu des glaces flottantes. Ce soir, pourtant, le froid moral est si redoutable qu'on peut craindre la rencontre d'un iceberg.

Enfin, Marthe est rentrée :

— Bonjour, vous. Une surprise. Ne bougez pas ! Là, ça y est. Une, deux, trois ! J'allume.

Soudain, voici sur la table servie, une verrerie de Murano qu'habitent trois poissons rouges. Les regards de la mère vont de son fils à sa belle-fille et se fixent, courroucés, sur le vase où nagent trois bestioles affolées.

— C'est joli, risque René.

— Pas, chéri ? Qui c'est qui les aimera bien, les petits pespesses ?

Marthe quête un baiser, le reçoit avec dévotion, prolonge son plaisir. Mais un ordre crié à la bonne abrège les effusions :

— Le potage, Mélanie, s'il est encore assez chaud. Posez la soupière ici. Et enlevez-moi ça.

— Je dois les mettre où ?

— Mélanie, s'il vous plaît, portez-les dans

notre chambre. Tu es bien d'accord, René ?

— Oh ! moi, fait l'interpellé, sans oser regarder personne.

Le repas s'achève dans une atmosphère d'orange. Marthe affecte de ne parler qu'à ses cyprins, René aligne des boulettes de mie de pain, Madame mère coupe en morceaux menus l'écorce de sa mandarine.

— René, passe-moi une cigarette.

— Vous allez fumer ici ?

— Comme vous voyez. Les poissons rouges craignent le tabac.

— Dans ce cas, je me retire.

— Parfait. Bonsoir, maman.

Cette fois, c'est la guerre, la guerre allumée par des poissons rouges. Marthe les soigne de façon touchante, change l'eau, leur distribue leur ration d'insectes desséchés. On ne prétendra plus que la notion du temps lui échappe. Que d'aventure, Madame mère se risque à nouer la conversation, Marthe s'excuse aussitôt :

— Mes enfants me réclament, dit-elle, la voix pleine d'inflexions tendres. Il faut que j'aille leur donner la becquée.

Légère, elle s'esquive. Ses trois poissons représentent son bonheur conjugal, menacé, sinon déjà compromis par l'hostilité de sa belle-mère.

Celle-ci, à son tour, observe les hôtes du bocal. Ce duel, elle l'accepte. Des poissons ou d'elle, qui lâchera le premier ? Un jour, un peu de sel tombe par mégarde dans le vase italien.

— Mais il s'agit peut-être de poissons de mer ?

— Un autre jour, un filet de vinaigre se mêle à l'eau. — Cela ne peut que les réconforter.

— Un pharmacien, consulté en secret, vante certaine préparation grâce à laquelle les poissons rouges défuntent sans raison visible.

— Donnez-m'en un petit flacon, se décide Mme Villebois senior.

Les trois bestioles ont bu la drogue. Elles commencent de couler. La maman de René quitte en hâte la chambre, se montre, à midi, d'un enjouement inusité, refuse de sortir, malgré la clémence d'un ciel d'avant-printemps. A son ordinaire, Marthe va gober le soleil. Mme Villebois court alors au bocal : gaillards, les trois poissons folâtraient. Que devenir, si les cyprins résistent au poison ?

Au courrier de cinq heures arrive une lettre que Madame mère ouvre, la croyant sienne. Mme Villebois doit : « 18 poissons rouges fournis, par groupes de trois, du 20 février au 8 mars... »

Ainsi, sa belle-fille n'ignore rien des crimes commis, et chaque jour, elle a remplacé les poissons morts ?

Il ne reste à la douairière, vaincue, qu'à prendre le soir même le train du départ...

Le lendemain, à l'aube, René Villebois a réveillé sa petite femme :

— Marthe, Marthe, les trois poissons ont crevé.

— Ce que je m'en fiche, maintenant, répond l'ingrate, en replongeant son rose minois dans l'oreiller.

JE CHERCHE UN HOMME

PETITE phrase célèbre prononcée, dit-on, par Diogène, l'homme au tonneau.

Des hommes, mais nous en couvoyons à chaque instant sur notre passage, nous vivons avec eux et l'on se demande quel drôle de personnage le philosophe de l'antiquité devait être. Qui dit philosophe dit un homme vivant un peu dans la lune au lieu de s'escrimer à regarder devant lui sur cette terre où il faut gagner sa vie à la sueur de son front. On commence à en avoir assez, il est vrai. Aussi, s'est-on avisé de recourir de plus en plus aux choses inertes pour les faire travailler. Passe-t-on devant un chantier où il s'agit d'enlever un nombre considérable de mètres cubes de terre. C'est bien simple : on ménage autant que possible la main d'œuvre ; il suffit de faire venir une espèce de tank énorme possédant une forte gueule en fer qui, d'un coup, absorbe une ration que plusieurs ouvriers peinaient à enlever, à la sueur de leur front... Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler. J'en reviens au début : « Je cherche

un homme ». Et voici une note prise dans une fable d'Esopé :

Un jour, Esopé reçut de son maître, dont il était l'unique esclave, l'ordre de préparer le repas plus tôt que de coutume. Mais il n'avait pas de feu. Il dut faire maints détours pour s'en procurer et, en revenant, il se hâta, coupé droit à travers la place publique. Un quidam l'interpelle : « Esopé, que fais-tu en plein midi de cette lampe allumée ? » — « Je cherche un homme », et il rentra vite à la maison.

Ouvrons maintenant un dictionnaire, au mot Diogène. Nous lisons :

« Diogène de Sinope ou le Cynique, né à Sinope sur le Pont-Euxin, vers l'an 413 avant J. C. Philosophe célèbre par son tonneau, devenu son unique logis, par sa besace et par son bâton, par son écuelle, qu'il jeta comme superflue à l'aspect d'un enfant qui buvait dans le creux de sa main, et par cette lanterne avec laquelle il cherchait un homme en plein midi. »

Larousse ne mentionne pas l'histoire d'Esopé cherchant, lui aussi, un homme, à la même heure, et avec le même objet. La seule différence, c'est que pour l'un c'est une lanterne et pour l'autre... une lampe allumée ! Diogène protégeait la flamme avec un verre et Esopé n'avait peut-être qu'un crésu. Mais vraiment, cela ne suffit pas à donner une précision. Lequel des deux a prononcé la parole et s'ils l'ont prononcée tous les deux, l'un après l'autre, pourquoi ne nous l'a-t-on pas dit ? Il y a moyen de s'arranger. Convenons que chacun d'entre nous a le droit de dire, avec la même malice, en sortant de chez lui : « Je cherche un homme. »

Chacun peut aussi, en rentrant se coucher, dire : « Je n'en ai point trouvé ». Il se frappera la poitrine, se demandant : « En suis-je un moi-même ! »

J. Nel.

Le bon truc. — Un garçon ayant l'air très simple s'arrêta devant la boutique d'un forgeron en venant de l'école, et le regardait travailler très attentivement. Le forgeron, mécontent de sa curiosité, prit un morceau de fer rougi au feu et le passa sous son nez, espérant le faire déguerpir.

— Si vous me donnez dix sous, je le lécherai, dit le garçon.

Le forgeron sortit la pièce et la lui tendit. Le jeune homme simple prit l'argent, le lécha, le mit dans sa poche et s'en alla en sifflant.

L'AMATEUR DE TAMBOUR

SAVEZ-VOUS jouer du tambour ? Non, probablement. On sait jouer du piano, du violon, de la flûte, du cornet à piston, du saxophone, de l'ophicléide, du serpent, du mirliton, de tout enfin, excepté du tambour.

Il faut être tapin de régiment, crieur de village ou saltimbanque, pour savoir jouer du tambour.

Moi, je ne suis rien de tout cela, et pourtant je sais jouer du tambour.

Comment ? Pourquoi ? Cela ne vous regarde pas. Je ne suis pas ici pour écrire mes mémoires. Bornez-vous à connaître que je suis fils de militaire, que j'ai passé mes récréations d'enfant dans les cours de caserne, que j'ai longtemps eu pour dada le genou d'un tambour-major, et qu'enfin j'ai toujours nourri une passion folle pour cet instrument sauvage, barbare, dont la rauque et monotone musique évoque en moi mille échos des vieilles sociétés disparues.

Oui, j'aime le tambour au point que je voudrais être seul à savoir en jouer. Et je souffre surtout quand je vois comme on en joue mal.

Jugez donc de ma surprise, quand hier, tout à coup, j'entendis un roulement exquis, perlé, plein de ressauts inattendus, et cependant d'une tenue bien homogène, bien liée, absolument molleuse. Je m'arrêtai, haletant. C'était admirable.

Vite, vite, je cours pour tourner l'angle du bastion qui me cachait ce merveilleux artiste. O joie ! j'allais donc pouvoir causer de l'instrument chéri avec un frère, avec un maître !

C'était un petit vieux, en bourgeois. Oui, un particulier, un pékin, comme vous et moi. Et pas une mine de saltimbanque ! Un monsieur propre, à favoris, à figure de rentier.

Evidemment, cet homme était un amateur. Il